

la violence ; et, pour la première fois de sa vie, il se voyait forcé de redresser une injure sanglante, sans en venir aux voies de fait et sans tirer l'épée du fourreau. Son esprit vif et emporté s'accommodait mal de ces lamentations stériles qui réellement n'aboutissaient à rien, et il eût cent fois mieux aimé, malgré ses cinquante années et ses cheveux grisonnants, avoir affaire à quelque insolent muguet des antichambres du roi, que de se perdre en vaines clameurs contre un ennemi inconnu, et que d'engager une lutte sans savoir où porter ses coups.

Peu propre au rôle de conseiller, étranger surtout à cette tactique toute de jugement et de combinaison, qui consiste à tourner un péril ou une difficulté, le commandeur, après avoir réfléchi, autant qu'il était en lui, au moyen de sortir d'embarras, ne s'en était trouvé ni plus ni moins avancé. Il en revenait toujours à sa raison de violence et à sa politique de ferrailleur. Avec son courage et sa loyauté, il ne pouvait supposer que l'insolent page du bal, ne se fût pas enfin connaître ; et alors il se proposait de lui arracher une confession si publique et si claire de sa honte et de son repentir, que l'honneur du nom d'Ovéda serait sans doute sorti de ce conflit aussi pur que possible et couvert d'un nouvel éclat.

A défaut de Valdesillas, Fernande soumit enfin à la marquise une résolution qui avait le double avantage de la soustraire à toutes les obligations du monde et d'assurer son repos. Il s'agissait d'une retraite éternelle. Le cœur de la marquise fut navré. Mais était-ce le moment de reculer devant la cruelle épreuve d'une séparation ? La pauvre mère avait déjà eu cette idée, et elle n'avait osé en faire part à sa fille. Elle gardait le silence et baissait tristement la tête. La marquise approuvait le sacrifice qu'elle s'était senti incapable de conseiller. Il fut décidé qu'avant la fin du jour tout serait fini.

Mais une si grave détermination ne pouvait être prise qu'en présence de tous les parents de Fernande. On disposa tout pour que la famille se réunît en conseil dans le courant même de la journée.

La marquise chargea Nunez, son fidèle intendant, de courir chez tous les membres de la famille d'Ovéda, présents à Madrid, et de les prier de se rendre en toute hâte au château, où on allait délibérer sur le triste événement de la nuit.

Au bout de deux heures, les parents de la marquise étaient tous au rendez vous. Pas un n'avait voulu manquer à l'appel, car, jaloux de la gloire de leur blason, ils étaient tous liés l'un à l'autre par la communauté des intérêts de famille et la solidarité de l'honneur.

Parmi eux, on remarquait le marquis de Villena, frère de la marquise d'Ovéda, vénérable vieillard dont le père avait jadis soutenu les droits de Jeanne-la-Folle, contre l'ambition prématurée de son fil, Charles-Quint ;—Don Cristoval de Fonseca, gouverneur des prisons royales, oncle par alliance de dona Fernande ;—don Gusman d'Evanex, chevalier de Saint-Jacques, neveu de la marquise, et plusieurs autres gentilshommes appartenant aux deux branches d'Ovéda et de Villena, tous décorés de titres pompeux, tous occupant dans l'état quelque importante dignité.

Nobles alliés, dit la marquise avec émotion lorsque le cercle fut définitivement formé.—Les maisons

comme la nôtre, quel que soit le coup qui les frappe, ne sont jamais veuves de protecteurs, ne tombent jamais faute d'appui. Si mon époux, le marquis d'Ovéda, dort au fond de la tombe, tout n'est pas mort avec lui, et sa race veille sans cesse sur l'héritage qu'il lui a légué. A lui de reposer en paix ; à nous de continuer sa tâche. C'est pour m'aider dans cette sainte mission que je vous ai fait appeler. Vous le savez, un scandale inouï, sans exemple, a eu lieu, cette nuit au château d'Ovéda. Il faut qu'une explication solennelle vous en soit donnée. Cette explication, votre droit serait de l'exiger, notre devoir est de vous l'offrir. C'est Fernande elle-même qui a voulu se charger de ce soin... La voici.

Fernande parut en effet à l'extrémité de la pièce. Son air était grave, sa démarche lente, son costume simple et sévère. Elle prononça sa justification d'une voix calme et assurée.

—Ma présence en ces lieux, dit-elle, doit déjà me justifier à vos yeux. Coupable, j'aurais fui votre malédiction ; innocente, je viens vous supplier de me fortifier et de me bénir. Vous le voyez, vous tous qui avez su garantir de toute souillure le nom que vous portez, je m'offre à vos regards sans rougir, mon front ne craint point d'interroger la clarté du ciel, et demain, comme hier, je pourrai sans remords me confesser au prêtre et me recommander à Dieu. Mais il ne suffit pas toujours d'une conscience pure pour être à l'abri du soupçon. La vertu existe moins par elle-même que par l'hommage universel qu'on lui rend. Or, il n'est plus en mon pouvoir d'imposer aux autres la conviction de mon innocence. Une injure sanglante m'a été faite, et par une fatalité étrange, cette injure doit rester impunie. Nul ne connaît l'homme qui m'a insultée, et je ne puis qu'en appeler à Dieu du soin de son châtement. Mais l'écusson d'Ovéda n'en est pas moins taché, et il est de ceux dont l'azur ne saurait demeurer terni, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure. Dès ce soir, je dirai au monde un éternel adieu. C'est au voile du cloître à essuyer mes pleurs. C'est au rayon du ciel à purifier ce que le souffle de la terre a flétri. Que votre volonté s'accorde avec la mienne, et aujourd'hui même commencera l'expiation.

Il se fit un long silence. Le vieux Cristoval de Fonseca, oncle de Fernande, prit le premier la parole.

—Ma nièce, dit-il, cette résolution vous honore ; et bien que le sacrifice d'une vie tout entière puisse paraître exagéré, en raison surtout des circonstances qui semblent vous proclamer innocente, il est de notre devoir de vous y engager. Mais nous regretterons toujours de ne pas connaître l'auteur d'une telle injure, car tout vieux que nous sommes, nos épées en auraient eu raison !

—Bien dit, s'écria Valdesillas en frappant de sa main droite la garde de son épée. Voilà la vraie gardienne de l'honneur, voilà la seule amie qui ne soit pas infidèle, et dont on soit sûr à toute heure et en tout lieu. Oh ! si quelque indice pouvait me guider... si dona Fernande...

—Je ne sais rien, murmura la jeune fille.

—Quoi ! pas un souvenir ? la taille, la démarche, le son de la voix...

—Ma frayeur, senor Valdesillas, a été si grande